

# Cyanika, le camp du désespoir

François Luizet

Le Figaro, 30 juin 1994, page 5

**Chaque jour, mille nouveaux réfugiés arrivent dans un dénuement absolu aux abords de Gikongoro, au sud-ouest du Rwanda**

GIKONGORO : de notre envoyé spécial.

La détresse absolue, c'est ici qu'on la trouve. Au bout d'une route poussiéreuse cernée d'eucalyptus, on découvre le camp de Cyanika. A perte de vue, des huttes de branchage et une humanité grouillante et misérable. Des gosses à demi-nus s'accrochent aux visiteurs. Un homme dit : « *J'ai passé trois jours sans manger. Je vais mourir. Mes enfants aussi...* » Une odeur pestilentielle prend à la gorge. On glisse sur les détritiques, des traces de diarrhée maculent la route. La dysenterie bacillaire menace, la malaria est là.

## Les paras fêtés

Désiré Ngezahayo, bourgmestre de la ville de Gikongoro sur le ter-

ritoire de laquelle se trouve le camp, dit : « *Nous sommes totalement démunis. Nous avons des problèmes sanitaires. Nous manquons d'eau. Le ravitaillement est rare. Chaque jour, mille nouveaux réfugiés arrivent. Ils fuient les combats qui se rapprochent, car le front est à vingt kilomètres à peine.* » Autour de l'église Notre Dame de la Paix des centaines de huttes ont été installées. Le dernier refuge, l'ultime espoir pour ces gens qui ont tout perdu. C'est ici qu'au mois d'avril un massacre a été perpétré : trois mille Tutsis auraient été tués autour de l'église. Parmi eux, des prêtres. Paradoxe, aujourd'hui, des Hutus campent à l'endroit même où leurs frères se sont transformés en bourreaux. Le bourgmestre admet : « *Il y a des gens ici, je ne peux le cacher, qui ont participé aux massacres...* »

Dans le camp, il faut faire la queue pour tout : un litre d'eau, un bol de haricots, une mesure de sorgho. Près des butts de cet ancien terrain

de football, des petits commerces se sont montés. Le marché noir a fait son apparition. Les réfugiés qui avaient un peu d'argent profitent de la situation et offrent du sorgho à 100 francs rwandais le kilo (il en vaut 20 habituellement).

Exaverine attend devant l'étal. Elle mendie un peu de sorgho pour ses sept enfants qui se serrent contre elle. Elle se lamente : « *Mon mari a été tué, je n'ai plus rien...* » Ils sont ainsi des milliers de veuves ou d'orphelins dans ce camp du désespoir. Pour tenter de s'occuper d'eux, de leur apporter un peu d'aide, l'organisation Caritas. A sa tête, une Française. Elle s'appelle Madeleine Raffin. Elle est toulousaine. Institutrice au Rwanda depuis 1968, elle a pris sa retraite l'an

dernier, pour se consacrer aux réfugiés, aux victimes de la guerre civile. Elle dit : « *La situation est dramatique. La région est pauvre. Elle abrite 750 000 personnes dont 250 000 réfugiés.* »

Parce que la situation à Gikonoro et dans le camp de Cyanika est devenue insupportable, un détachement français a poussé lundi, une reconnaissance jusqu'ici. Les parachutistes ont été fêtés tout au long de la route et à leur arrivée. Certes, les manifestations étaient « organisées ». Les Français ont promis de revenir très vite : Les gens ici ont peur d'une avancée du FPR, car il pourrait peut-être venger les Tutsis massacrés autour de l'église de la Paix.